

NI REGRET NI OUBLI

création 2021

durée : 55 min

conception et interprétation : Pauline Lavogez

regards extérieurs : Adélaïde Devos, Charlie Aubry, Elise Lavogez et Raphaël Massart

C'est lors d'une matinée ensoleillée de juin 2018 que je découvre « NOUS NE VIENDRONS PLUS »¹ un article publié dans Lundimatin². Il résonne brutalement en moi. Sa lecture me fait réenvisager certaines de mes relations, situations vécues, lieux fréquentés. Elle sonne alors le début d'un combat avec moi-même. Ne plus accepter l'intolérable. Comprendre mes mécanismes de défense et d'attaque. Un travail à ce jour, toujours en cours. Si ma remise en question est longue, pénible et fastidieuse, je souhaite ma reconstruction réjouissante, enivrante et brûlante. Cette performance est un marqueur de ce combat sans fin.

Pauline Lavogez, juin 21

¹ extrait de l'article publié le 18 Juin 2018, signé : "les amochées vous saluent" extrait glissé dans la feuille de salle.

² est un journal d'information sur internet qui paraît tous les lundis depuis décembre 2014

Nous ne viendrons plus à vos soirées, à vos manifs, à vos fêtes, à vos spectacles, à vos réunions, à vos assemblées générales, à vos boulots, à vos lectures, à vos dîners. Si on revient, on sera armées, les dents serrées et les poings sortis. On ne fera pas ça de gaité de cœur : vous nous forcez la main. On a compris maintenant que tendre l'autre joue ne nous menait nulle part, nous ne faisons que prendre la mesure de la situation. Et la situation est la suivante : nous sommes les vaincues. Nous ne sommes pas fortes mais dos au mur. Nous n'avons plus d'autre choix que de mordre.

La situation est simple : vous êtes pour l'instant les vainqueurs de la guerre en cours, la guerre du genre. Le sexisme et la misogynie ne sont pas des mots que nous jetons en l'air pour vous faire peur ou pour vous pomper l'air en fin de journée après quelques verres. Le sexisme et la misogynie, c'est ce qui nous mutile, c'est ce qui nous tue, c'est ce qui nous viole. C'est une guerre qui se fait avec des armes bien plus meurtrières que des bombes parce qu'elle commence dans nos propres corps que nous sommes les premières à apprendre à haïr. Parce que nous sommes les premières à nous excuser, à baisser la tête et à consoler ceux qui nous frappent. On nous a appris à demander pardon d'être des vaincues.

Pour son premier solo, Pauline Lavogez entre en scène comme on va au combat. Mais quelle est sa lutte ? L'ambigu traverse la salle, à mesure qu'elle enduit son corps de ce qu'on devine une huile, le long de deux bancs qui encadrent un carré lumineux au centre de la salle. Une arène introspective ? Un rite initiatique, pour sa première en tant que chorégraphe et interprète ?

Le combat s'engage. L'interprète entre sur le ring, mais à la violence attendue des coups se substitue celle du regard. Il est peut-être destiné au public, ou à d'autres avant nous. S'engage ce qui semble être une parade nuptiale en négatif, des lames affectives - abattement, colère, désir, colère - sous la forme de pressions et flux qui traversent invisibles le corps de la danseuse. L'envers d'une séduction. Le ring l'attire, la happe, sape l'énergie de la danseuse, la recrache. Elle revient. Encore. Elle ne faiblit pas. S'irrigue même comme ce tapis qui se macule de sa sueur, l'eau dont elle s'hydrate et s'arrose, la colophane qu'elle concasse au sol. La salle entière crisse. Et elle y revient. Encore.

Pauline Lavogez est plasticienne autant que chorégraphe. Sa pratique cantonne le matériel au strict nécessaire sensible. Dans Fusions Froides, sa première monographie, la succession d'une brume, d'une odeur, d'un panier de pommes, suffisaient à générer le sentiment d'un souvenir et d'une violence larvée. Elle ne transfigure pas la matière, mais en laisse plutôt ruisseler l'intime. Sur scène, le geste semble ainsi presque figuratif, mais évoque - au sens de "faire apparaître" comme à celui qui touche au souvenir - plutôt qu'il ne démontre. Lorsqu'enfin la danseuse s'arrête, le regard peut enfin se détacher d'elle et courir alentour. Le plateau est maculé : il vibre d'une lutte qui n'attend que la reprise.

Mais quelle est cette lutte ? Elle est peut-être celle d'une déception amoureuse ou d'une déception sociétale ou d'une rage d'exister en tant que soi ou en tant que plusieurs, elle est peut-être l'expression individuelle ou collective d'un dégoût et d'un "trop c'est trop", d'une colère que l'on cantonnerait à l'intime alors qu'elle est politique. C'est une lutte du regard et c'est d'une lutte de l'espace, c'est une guerre où l'on ne meurt que d'un côté. C'est une guerre en tout cas qu'elles n'abandonneront pas.

NI REGRET NI OUBLI est un solo de danse où Pauline Lavogez est elle-même et toutes les autres. "A partir de quel nombre plusieurs filles ne sont-elles pas toutes seules ?" demandaient des militantes il y a presque cinquante ans. Elles n'auront plus jamais à l'être, leur répond-on désormais.

Samuel Belfond.